

Exposition FANTIN-LATOURE

(A fleur de peau)

au Musée du Luxembourg

(du 14-09-2016 au 12-02-2017)

(un rappel en quelques photos d'une partie des œuvres présentées lors de cette exposition).

Plaquette de présentation de l'exposition sur le site du Musée du Luxembourg

Première rétrospective de l'œuvre de Henri Fantin-Latour (1836-1904) à Paris depuis l'exposition de référence consacrée au peintre dans les galeries nationales du Grand Palais en 1982, cette exposition met en lumière les œuvres les plus emblématiques d'un artiste surtout connu pour ses natures mortes et ses portraits de groupe, et révèle également la part importante occupée dans son œuvre par les peintures dites « d'imagination ».

Très attaché dès sa jeunesse à la restitution fidèle de la réalité, Fantin-Latour explora également, avec délectation, une veine plus poétique qui le rapproche des symbolistes. L'exposition, qui embrasse toutes les facettes de cette riche carrière, propose un parcours dense rassemblant plus de cent cinquante œuvres, tableaux, lithographies, dessins et autres études préparatoires.

Suivant un plan chronologique, l'exposition s'ouvre sur les œuvres de jeunesse de l'artiste, en particulier les troublants autoportraits qu'il réalise dans les années 1850-1860. Confiné dans l'atelier, Fantin-Latour trouve alors ses sources d'inspiration au cœur de son intimité : modèles captifs, ses deux sœurs sont mises en scène en liseuses ou en brodeuses, tandis que les natures mortes savamment composées des années 1860 révèlent, déjà, les qualités d'observation exceptionnelles du jeune artiste.

Les coups d'éclat de la décennie 1864-1872, période charnière dans le travail de Fantin-Latour, sont mis en lumière dans la seconde partie de l'exposition. Mu par de grandes ambitions, le jeune artiste travaille alors intensément, innovant avec panache dans le domaine du portrait de groupe. Avec *Le Toast* (1864-1865), *Un atelier aux Batignolles* (1870) et *Coin de table* (1872), il multiplie les œuvres à valeur de manifestes.

La troisième partie de l'exposition présente les séries de natures mortes et de portraits que l'artiste réalise entre 1873 et 1890. Les somptueux portraits de fleurs qu'il brosse alors par dizaines témoignent d'un talent rare dans la composition des bouquets autant que d'une exceptionnelle virtuosité dans le rendu des matières. Ses portraits, qu'ils soient posés ou plus intimistes, illustrent eux aussi un sens aigu de l'observation.

L'artiste se lasse pourtant peu à peu des portraits et des natures mortes, ainsi que le révèle la quatrième partie de l'exposition. « Je me fais plaisir » : par cette phrase écrite dans une lettre à Edwards en 1869, Fantin-Latour évoque les œuvres dites « d'imagination » qui occupent une part croissante dans son œuvre au fil des années. Nourries de sa passion pour la musique, inspirées par des sujets mythologiques ou odes à la beauté du corps féminin sous couvert de chastes allégories, ces œuvres révèlent un visage moins connu de l'artiste.

Entre l'austérité des portraits familiaux, la richesse des natures mortes et la féerie des tableaux d'imagination se dessine ainsi un personnage tout en nuances, dont la personnalité complexe se trouve éclairée par l'abondante correspondance qu'il entretint avec plusieurs de ses amis et artistes de l'époque. L'exposition innove d'ailleurs en consacrant une salle au processus créatif de Fantin-Latour qui, centrée sur *L'Anniversaire peint* en 1876, présente en parallèle peintures, dessins et lithographies retravaillées à de nombreuses reprises. Cette rétrospective est enfin l'occasion de dévoiler au public un corpus de photographies inédit, saisissant répertoire de formes pour l'artiste.

Commissariat : Laure Dalon, conservateur à la Rmn – Grand Palais, adjointe au directeur scientifique ; Xavier Rey, conservateur au Musée d'Orsay, et Guy Tosatto, directeur du Musée de Grenoble.

FANTIN-LATOURE. Chronologie synthétique

- 1836 : Naissance à Grenoble.
 1846 : Premières leçons de dessin.
 1852 : Première copie au Louvre.
 1857 : Rencontre avec Édouard Manet, James McNeill Whistler et Otto Scholderer
 1859 : Refus de ses trois premiers envois pour le Salon. Premier séjour en Angleterre, rencontre avec Edwin Edwards qui devient son marchand.
 1861 : Première participation au Salon ; deuxième séjour en Angleterre.
 1862 : Premières lithographies.
 1864 : Présentation au Salon de l'Hommage à Delacroix et de Scène de Tannhäuser. Troisième séjour en Angleterre.
 1870 : Médaille de 3^e classe au Salon pour Un atelier aux Batignolles et La Lecture.
 1875 : Médaille de 2^e classe au Salon pour le Portrait d'Edwin et Ruth Edwards.
 1876 : Voyage à Bayreuth, découverte de l'« art total » prôné par Richard Wagner. L'Anniversaire, ambitieuse composition d'imagination.
 Mariage avec Victoria Dubourg, peintre de natures mortes.
 1878 : Premier séjour à Buré, dans l'Orne, chez l'oncle de Victoria.
 1879 : Chevalier de la Légion d'honneur.
 1886 : Réalisation de 14 lithographies pour Richard Wagner, sa vie, ses œuvres, d'Adolphe Jullien.
 1888 : Réalisation des lithographies illustrant Hector Berlioz, sa vie, ses œuvres, d'Adolphe Jullien.
 1892 : Achat par l'État d'Un atelier aux Batignolles.
 1899 : Dernière exposition au Salon.
 1900 : Officier de la Légion d'honneur.
 1901 : Organisation d'une exposition consacrée à son œuvre graphique par la galerie Tempelaere.
 1904 : Mort à Buré le 25 août.
 1905 : Donations très importantes au Musée du Luxembourg, au musée de Grenoble et à la Bibliothèque nationale de France.
 1906 : Exposition rétrospective à l'École des beaux-arts.
 1909 : Parution de Fantin-Latour. Sa vie et ses amitiés, d'Adolphe Jullien.
 1911 : Parution du Catalogue de l'œuvre complet de Fantin-Latour par Victoria Fantin-Latour.
 1921 : Legs de Victoria Fantin-Latour d'œuvres, d'objets et de souvenirs au musée de Grenoble.

Henri FANTIN-LATOURE (1836-1904). A fleur de peau

Resté célèbre dans l'histoire de l'art pour ses somptueuses natures mortes et pour les portraits de figures illustres de son temps (Manet, Baudelaire, Rimbaud, Verlaine...), Henri Fantin-Latour est un artiste complexe, profondément indépendant dans un siècle marqué par les aventures collectives. Il laisse derrière lui l'image d'un peintre marginal, guidé par une conception très élevée de sa mission d'artiste : « en dehors de mon art, je ne peux rien faire, rien dire, écrit-il ainsi en 1861, [...] car l'art demande tous les sacrifices, car l'art est en dehors de la vie... »

Très attaché dès sa jeunesse à la restitution fidèle de la réalité, Fantin-Latour succombe très tôt à une inspiration plus poétique, nourrie par son amour de la musique. Il tire précisément de ce grand écart les ferments d'un œuvre multiple qui s'articule durant un demi-siècle entre portraits, natures mortes et « œuvres d'imagination », et qui reste à la fois synonyme de classicisme et de modernité. Henri Fantin-Latour se dérobe ainsi à toutes les étiquettes : venu à la peinture sous l'égide réaliste d'un Courbet, il apparaît comme le dernier des romantiques pour les uns, le premier des symbolistes pour les autres. Dans tous les cas, un artiste intense et délicat cachant sous les glacis d'une peinture austère une sensibilité à fleur de peau.

ESPÉRANCE ET COURAGE (1853-1873)

« La Peinture est mon seul plaisir, mon seul but. » (1855)

La vocation d'artiste s'impose très tôt à Henri Fantin-Latour. Né en 1836 à Grenoble, le jeune homme intègre dès 1850 l'atelier parisien d'Horace Lecoq de Boisbaudran, après avoir appris le dessin sous la tutelle de son père. Profondément indépendant, Fantin passe alors de longues heures au Louvre, où il exerce une activité de copiste bientôt admirée et lucrative. Sa première composition d'imagination, *Le Songe* (1854), reste sans suite. Vouant un culte à la nature, le jeune artiste choisit pour modèles ses sœurs, disponibles et silencieuses ; son propre visage est quant à lui restitué avec des effets dramatiques sans équivalent dans le reste de son œuvre. Sa première tentative pour exposer au Salon, en 1859, se solde par un échec ; Fantin rejoint alors le peintre James McNeill Whistler à Londres. Ce séjour en Angleterre est déterminant pour le jeune homme, qui élargit son horizon social et artistique, et se lie d'amitié avec le marchand d'art Edwin Edwards. « [Je ne peux] vous donner une idée de moi, de mon éducation, de mes premières années, de ma pauvre et tourmentée existence, de mon pauvre esprit, tout nerveux ; toujours replié sur moi-même ; de ma vie, toujours seul, toujours aspirant au bonheur, à la gloire, à l'art ; jamais content, jamais satisfait. J'ai trouvé chez vous le premier repos », lui écrit-il en 1864. Ce sont ses amis anglais qui l'encouragent à réaliser des natures mortes : elles ne tardent pas à devenir son exercice d'observation favori et sa meilleure source de revenus.

ESPÉRANCE ET COURAGE (1853-1873)

*Peinture est mon seul plaisir,
mon seul but. » (1855)*

La vocation d'artiste s'impose très tôt à Henri Fantin-Latour. Né en 1836 à Grenoble, le jeune homme intègre dès 1850 l'atelier parisien d'Horace Lecoq de Boisbaudran, après avoir appris le dessin sous la tutelle de son père. Profondément indépendant, Fantin passe alors de longues heures au Louvre, où il exerce une activité de copiste bientôt admirée et lucrative. Sa première composition d'imagination, *Le Songe* (1854), reste sans suite. Vouant un culte à la nature, le jeune artiste choisit pour modèles ses sœurs, disponibles et silencieuses ; son propre visage est quant à lui restitué avec des effets dramatiques sans équivalent dans le reste de son œuvre. Sa première tentative pour exposer au Salon, en 1859, se solde par un échec ; Fantin rejoint alors le peintre James McNeill Whistler à Londres. Ce séjour en Angleterre est déterminant pour le jeune homme, qui élargit son horizon social et artistique et se lie d'amitié avec le marchand d'art Edwin Edwards. « [Je ne peux] vous donner une idée de moi, de mon éducation, de mes premières années, de ma pauvre et tourmentée existence, de mon pauvre esprit, tout nerveux ; toujours replié sur moi-même ; de ma vie, toujours seul, toujours aspirant au bonheur, à la gloire, à l'art ; jamais content, jamais satisfait. J'ai trouvé chez vous le premier repos », lui écrit-il en 1864. Ce sont ses amis anglais qui l'encouragent à réaliser des natures mortes : elles ne tardent pas à devenir son exercice d'observation favori et sa meilleure source de revenus.



Autoportrait (1859)
Musée de Grenoble



Le Toast

1865

Huile sur toile
Paris, collection particulière

« Il est certain que peu de travaux occupèrent d'une façon aussi persistante la pensée du jeune artiste. L'histoire de ce tableau compte dans l'histoire de sa vie, car c'est de cette toile, on va le voir, que sortirent les deux principales compositions groupées qui lui firent suite. » Léonce Bénédict, 1906

Cette esquisse est le dernier témoignage qu'il nous reste du tableau présenté au Salon de 1865. On y découvre la manière dont Fantin a finalement mis en couleurs cette étrange composition aux accents précocement symbolistes. Le tableau, mal accueilli au Salon, est détruit par l'artiste qui, terriblement déçu, estime ne pas avoir trouvé de solution plastique satisfaisante à son ambitieux programme.

AMBITIONS ET INNOVATIONS (1864-1872)

« Le travail artistique, c'est tout, je veux faire des chefs-d'œuvre, il n'y a rien d'autre. »
(1864) C'est entre 1864 et 1872 qu'Henri Fantin-Latour réalise ses tableaux les plus célèbres. En quelques années se construit l'œuvre d'un témoin privilégié de son temps, d'un peintre pleinement inscrit dans la modernité et pourtant farouchement indépendant. Malgré le succès de ses natures mortes en Angleterre, Fantin-Latour choisit de rester dans le tourbillon parisien : « Paris, c'est l'art libre, écrit-il à Edwards en 1862. On n'y vend rien mais on y a sa libre manifestation et des gens qui cherchent, qui luttent, qui applaudissent ». C'est donc un Fantin plus démonstratif qui expose au Salon de 1864 l'Homage à Delacroix, œuvre profondément originale tant sur la forme que sur le fond. Très hostile aux principes de l'impressionnisme naissant, Fantin-Latour tourne le dos au plein air et ambitionne plutôt de

révolutionner l'art de la peinture en suivant la voie originale des portraits de groupe. Si la réflexion que mène le peintre autour du *Toast* (1864-1865) aboutit à un échec, Fantin s'attire tous les éloges avec *Un atelier aux Batignolles* (1870), hommage appuyé à Édouard Manet. Le *Coin de table* (1872), dernier portrait de groupe de la période, resté célèbre grâce à la présence de Verlaine et Rimbaud, achève de forger sa réputation de portraitiste brillant et peu conventionnel.

AMBITIONS ET INNOVATIONS (1864-1872)

« Le travail artistique, c'est tout,
je veux faire des chefs-d'œuvre, il n'y a rien d'autre. »
(1864)

C'est entre 1864 et 1872 qu'Henri Fantin-Latour réalise ses tableaux les plus célèbres. En quelques années se construit l'œuvre d'un témoin privilégié de son temps, d'un peintre pleinement inscrit dans la modernité et pourtant farouchement indépendant. Malgré le succès de ses natures mortes en Angleterre, Fantin-Latour choisit de rester dans le tourbillon parisien : « Paris, c'est l'art libre, écrit-il à Edwards en 1862. On n'y vend rien mais on y a sa libre manifestation et des gens qui cherchent, qui luttent, qui applaudissent ». C'est donc un Fantin plus démonstratif qui expose au Salon de 1864 *l'Hommage à Delacroix*, œuvre profondément originale tant sur la forme que sur le fond. Très hostile aux principes de l'impressionnisme naissant, Fantin-Latour tourne le dos au plein air et ambitionne plutôt de révolutionner l'art de la peinture en suivant la voie originale des portraits de groupe. Si la réflexion que mène le peintre autour du *Toast* (1864-1865) aboutit à un échec, Fantin s'attire tous les éloges avec *Un atelier aux Batignolles* (1870), hommage appuyé à Édouard Manet. Le *Coin de table* (1872), dernier portrait de groupe de la période, resté célèbre grâce à la présence de Verlaine et Rimbaud, achève de forger sa réputation de portraitiste brillant et peu conventionnel.



Hommage à Delacroix

1864 (160x250)

Paris Musée d'Orsay

Quoi de plus surprenant que cet hommage rendu par un artiste n'ayant pas trente ans, dont la peinture incarne davantage l'avant-garde réaliste des années 1860 que la flamboyance romantique des couleurs du maître disparu un an plus tôt ? « Son tableau de cette année est un peu à la gloire du réalisme dont il nous montre les principaux apôtres groupés, dans une touchante union [...]. Mais, pour l'amour du ciel et de la vérité, que fait là ce portrait de Delacroix, placé derrière eux ? », s'enflamme un critique décontenancé. Théophile Gautier s'étonne de voir « Baudelaire, avec son regard sérieux et son sourire ironique [...], dans ce cadre bizarre où Fantin réunit autour du médaillon d'Eugène Delacroix, comme les comparses d'une apothéose, le cénacle des peintres et des écrivains dit réalistes. ».





Coin de table

1872

Huile sur toile
Paris, musée d'Orsay
Donation de M. et M^{me} Émile Blémont (l'un des modèles), 1911

Écrasé par la célébrité de l'unique représentation commune des poètes Rimbaud et Verlaine, ce portrait de groupe est encore plus artificiel que les précédents. Conçu comme un pendant littéraire de *l'Hommage à Delacroix* qui devait célébrer Baudelaire, il juxtapose en définitive des personnalités d'avant-garde et témoigne de la dimension éminemment littéraire de l'œuvre de Fantin-Latour. Il laisse au premier plan une grande place à une nature morte où l'on trouve des éléments de prédilection des compositions de Fantin-Latour. Le déséquilibre de la disposition des personnages, délibérée, est accentué par le remplacement, à droite, d'un personnage par un magnifique ensemble de fleurs et de fruits.



© Photo (C) RMNGrandPalais (musée d'Orsay) / Hervé Lewandowski

1. Paul Verlaine, poète
2. Arthur Rimbaud, poète
3. Léon Valade, poète et écrivain
4. Ernest d'Hervilly, écrivain, poète et journaliste
5. Camille Pelletan, journaliste et politicien
6. Elzéar Bonnier-Ortolan, poète et dramaturge
7. Émile Blémont, écrivain et poète
8. Jean Aicard, poète et écrivain



NATURE ET VÉRITÉ (1873-1890)

« Voilà une idée qui me préoccupe beaucoup,
faire croire à aucun effet artistique. » (1874)

La décennie 1870 est celle de toutes les confirmations pour Henri Fantin-Latour. Elle s'ouvre sur les coups d'éclat que constituent les deux derniers portraits de groupe de jeunesse, voit la consécration du portraitiste, tandis que les natures mortes lui offrent un champ d'observation extrêmement fécond. Son équilibre personnel est par ailleurs bouleversé en l'espace d'une dizaine d'années, avec le départ de ses sœurs et le décès de ses parents. « J'ai achevé mon éducation d'homme et de peintre », écrit-il en juin 1871, à l'issue du siège de Paris et de la Commune. Changé par ces épreuves, désormais indépendant, il épouse en 1876 Victoria Dubourg, elle aussi peintre de natures mortes.

Sans modifier les principes de son travail, Fantin se tourne vers de nouveaux modèles, exécutant vite les portraits de commande. Austères, loin de toute séduction facile, les portraits de ses proches n'en suscitent pas moins de vibrants éloges. La nature morte quant à elle, souvent présentée comme pure besogne alimentaire, lui offre de profondes satisfactions. Peu connu de son vivant par ses compatriotes, ce pan de son œuvre est pléthorique : on dénombre aujourd'hui plus de 500 toiles peintes par Fantin dans la maison familiale de Buré, dans l'Orne.

Les bouquets











NATURE ET VÉRITÉ (1873-1890)

« Voilà une idée qui me préoccupe beaucoup, faire croire à aucun effet artistique. »

(1874) La décennie 1870 est celle de toutes les confirmations pour Henri Fantin-Latour. Elle s'ouvre sur les coups d'éclat que constituent les deux derniers portraits de groupe de jeunesse, voit la consécration du portraitiste, tandis que les natures mortes lui offrent un champ d'observation extrêmement fécond. Son équilibre personnel est par ailleurs bouleversé en l'espace d'une dizaine d'années, avec le départ de ses sœurs et le décès de ses parents. « J'ai achevé mon éducation d'homme et de peintre », écrit-il en juin 1871, à l'issue du siège de Paris et de la Commune. Changé par ces épreuves, désormais indépendant, il épouse en 1876 Victoria Dubourg, elle aussi peintre de natures mortes.

Sans modifier les principes de son travail, Fantin se tourne vers de nouveaux modèles, exécrant vite les portraits de commande. Austères, loin de toute séduction facile, les portraits de ses proches n'en suscitent pas moins de vibrants éloges. La nature morte quant à elle, souvent présentée comme pure besogne alimentaire, lui offre de profondes satisfactions. Peu connu de son vivant par ses compatriotes, ce pan de son œuvre est pléthorique : on dénombre aujourd'hui plus de 500 toiles peintes par Fantin dans la maison familiale de Buré, dans l'Orne.

Famille, amis, mécènes :
« on peint les gens
comme des pots de fleurs »

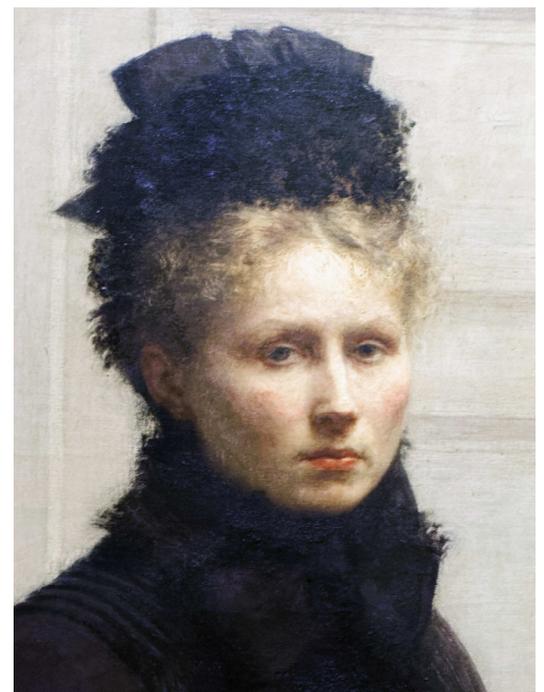
S'il exècre vite les portraits de commande dans lesquels se trouve entravée sa liberté d'artiste, Fantin-Latour ne renonce pourtant pas à pratiquer le portrait posé. Il décline ainsi les commandes que lui attire sa belle réputation, au profit de portraits de proches, mécènes, amis ou membres de sa famille. Conduit par une observation attentive du réel, il offre de ses modèles une image quelque peu austère, loin des séductions de certains de ses confrères. Ainsi que le relève un critique en 1882, « les portraits de Fantin ne se décrivent pas, il faut les voir. Leur simplicité semble détonner auprès du clinquant et du tapage des voisins en général, et tout à coup, on ne voit plus qu'eux, ils vous fascinent, c'est la vie même exprimée avec un art personnel et exquis ».

Famille, amis, mécènes :
« on peint les gens
comme des pots de fleurs »

S'il exècre vite les portraits de commande dans lesquels se trouve entravée sa liberté d'artiste, Fantin-Latour ne renonce pourtant pas à pratiquer le portrait posé. Il décline ainsi les commandes que lui attire sa belle réputation, au profit de portraits de proches, mécènes, amis ou membres de sa famille. Conduit par une observation attentive du réel, il offre de ses modèles une image quelque peu austère, loin des séductions de certains de ses confrères. Ainsi que le relève un critique en 1882, « les portraits de Fantin ne se décrivent pas, il faut les voir. Leur simplicité semble détonner auprès du clinquant et du tapage des voisins en général, et tout à coup, on ne voit plus qu'eux, ils vous fascinent, c'est la vie même exprimée avec un art personnel et exquis ».



La famille Dubourg



1878 146x170cm
Paris Musée d'Orsay

On retrouve ici ses beaux-parents (qu'il peint pour la première fois) ainsi que son épouse Victoria et sa belle-soeur, Charlotte Dubourg. « Nous connaissons déjà quelques-uns de ces braves visages et nous voyons avec plaisir qu'ils ont conservé leur sérénité », commente Paul Mantz dans *Le Temps*. La nature de la relation qui lie les deux femmes n'en reste pas moins énigmatique, Fantin choisissant comme à son habitude de juxtaposer les solitudes plutôt que de créer une réelle dynamique de groupe. Une fois encore, Charlotte apparaît comme la figure émancipée de la famille, vêtue d'un manteau, la tête déjà couverte, les mains déjà gantées, prête à sortir quand le reste de la famille semble sagement installé pour une longue et muette séance de pose. Quelques années plus tard, c'est à sa seule belle-sœur, immobile certes mais plus indépendante et revêche que jamais, qu'il consacre un admirable portrait, à la croisée de l'intime et du sophistiqué.



La lecture 1877(97x130cm)
Lyon-Musée des Beaux Arts

« Issues de la bonne société parisienne, respectivement peintre et professeur d'allemand, les deux sœurs jouent un rôle important dans la vie et dans l'œuvre de Fantin, dont elles sont bientôt l'épouse et la belle-sœur. Il les peint ici comme il peignait ses propres sœurs dix ans plus tôt, dans une composition soigneusement bâtie qui souligne une surprenante absence de communication entre les deux figures que tout semble opposer, y compris la gamme chromatique choisie par le peintre.

Tandis que Victoria lit, Charlotte, déjà coiffée, l'une des deux mains gantée, semble sur le point de sortir. L'une est

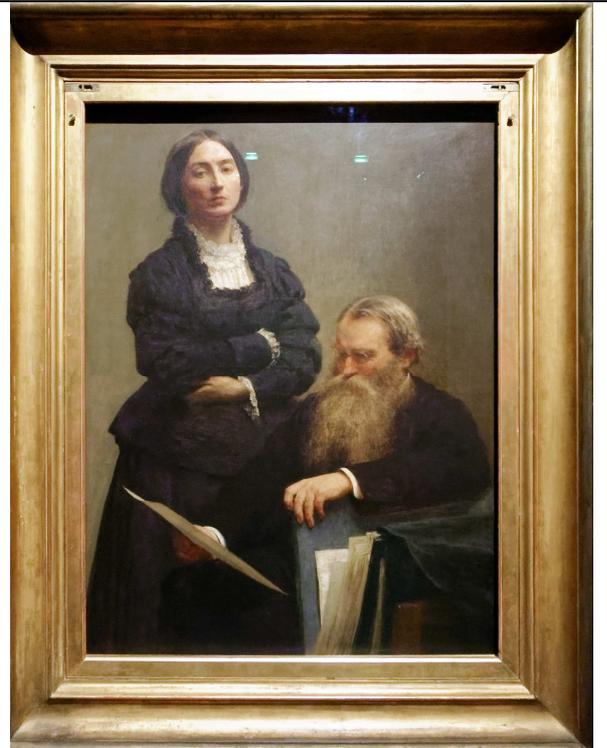
absorbée par sa lecture, thème récurrent dans l'œuvre du jeune Fantin, l'autre adresse un regard franc au peintre et, à travers lui, au spectateur. Plus que celui de la future épouse du peintre, c'est ainsi le visage de Charlotte Dubourg qui attire l'attention. « Ce tableau parle, commente Zachary Astruc en 1870. On ne peut pousser plus loin la reproduction de la nature et se montrer un plus éloquent interprète des sentiments d'un milieu. La jeune fille blonde respire la vie ; son front pense, ses yeux regardent. Les têtes de Bellini n'ont pas une plus grande intensité d'existence.»

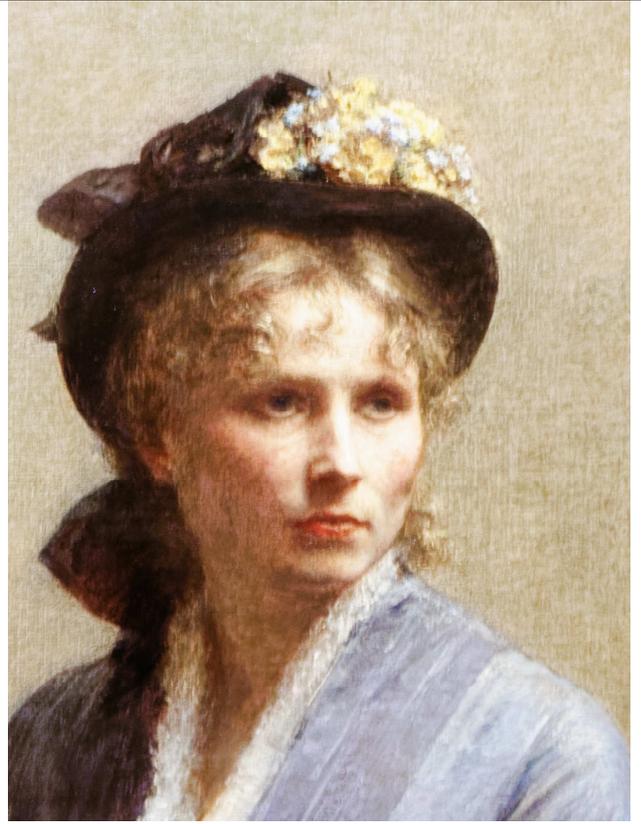
Si l'on peut voir ici, comme dans les tableaux des années 1850, la description picturale de la concentration et du silence, cette toile apparaît aussi et surtout comme le révélateur des sentiments secrets et des pensées profondes d'une jeune femme, dont l'on devine le besoin d'indépendance. Ce curieux tableau, fascinant à plus d'un égard, remporta un vif succès au Salon, ainsi qu'en témoigne l'échange épistolaire entre les sœurs Morisot : tandis que Berthe confie à sa sœur : « Ton ami Fantin a un vrai succès ; le portrait des demoiselles Dubourg est un vrai bijou », celle-ci répond : « Rien ne m'étonne moins que de savoir que Fantin a fait un chef-d'œuvre ; l'étude d'après nature et le genre intime lui vont mieux que tout le reste.»

Poésie de l'intime, les « études d'après nature »

Dans ces portraits féminins, qui ne sont des scènes de genre qu'en apparence, on perçoit la singularité avec laquelle Fantin-Latour aborde le genre pourtant très codifié du portrait. Aux poncifs d'un genre mondain par excellence, Fantin préfère ces « études d'après nature » qui le confrontent à la vérité d'un modèle sans particulièrement chercher à le satisfaire. Fantin-Latour apparaît ainsi comme un « portraitiste de famille », choisissant comme modèles récurrents son épouse, sa belle-sœur et autres proches, qu'il peint ensemble ou séparément exactement comme il l'avait fait avec ses propres sœurs auparavant. En dépit de l'attachement qu'il peut avoir pour les uns ou les autres, le peintre installe toujours la même distance avec ses sujets, dont il fait presque des « figures de fantaisie » sans identité dans la veine de Fragonard et surtout de Corot.









Autour du piano

1885

Huile sur toile

Paris, musée d'Orsay

Donation d'Adolphe Jullien sous réserve d'usufruit pour le Musée du Luxembourg, 1915

Plus de dix ans après son dernier portrait de groupe, Fantin-Latour se lance à nouveau dans une composition ambitieuse pour mettre à l'honneur l'art qui est sans doute le plus cher à son cœur après la peinture. L'allégorie de la musique l'emporte sur l'évocation d'un talent particulier et l'œuvre se comprend comme un complément des compositions d'imagination dans lesquelles Fantin-Latour recherche une transcription des sentiments que lui éveillent ses pièces musicales favorites. Bien que l'assemblée ainsi représentée se retrouve dans une commune admiration de Wagner – que Fantin révere depuis deux décennies –, la partition pourrait être de Brahms.



© Photo (C) RMN Grand Palais (musée d'Orsay) / Hervé Lewandowski

1. Emmanuel Chabrier, compositeur
2. Adolphe Jullien, critique musical et musicologue
3. Arthur Boisseau, compositeur et violoniste
4. Camille Benoit, compositeur et critique musical
5. Edmond Maître, musicien, collectionneur d'art et mécène
6. Antoine Lascoux, magistrat
7. Vincent d'Indy, compositeur
8. Amédée Pigeon, romancier et critique d'art

FANTIN AU TRAVAIL. D'APRÈS LE NU

« Moi je suis fanatique de la photographie. » (1888)

Largement inédit, le fonds de photographies d'Henri Fantin-Latour conservé au musée de Grenoble révèle une dimension inattendue du travail de l'artiste. Fantin semble avoir acquis de façon compulsive ces images, objets d'étude autant que de délectation. Si les reproductions d'œuvres anciennes n'étonnent pas chez un homme qui passa l'essentiel de sa jeunesse au Louvre, la surprise est plus grande de découvrir dans l'ensemble de documents donnés par sa veuve à la Ville de Grenoble en 1921 un fonds de photographies de nu aussi conséquent. Comble de l'étonnement, ces clichés se retrouvent parfois transposés sur calque, sur papier ou même sur toile. On comprend dès lors l'usage que Fantin faisait de ces images : à une époque où il pouvait être difficile de trouver des modèles, et pour un homme pudique et exigeant tel que lui, il y avait certainement maints avantages à travailler sur photographies plutôt que d'après modèles vivants.

Fantin au travail D'après le nu

« *Moi je suis fanatique de la photographie.* » (1888)

Largement inédit, le fonds de photographies d'Henri Fantin-Latour conservé au Musée de Grenoble révèle une dimension inattendue du travail de l'artiste. Fantin semble avoir acquis de façon compulsive ces images, objets d'étude autant que de délectation. Si les reproductions d'œuvres anciennes n'étonnent pas chez un homme qui passa l'essentiel de sa jeunesse au Louvre, la surprise est plus grande de découvrir dans l'ensemble de documents donnés par sa veuve à la Ville de Grenoble en 1921 un fonds de photographies de nu aussi conséquent. Comble de l'étonnement, ces clichés se retrouvent parfois transposés sur calque, sur papier ou même sur toile. On comprend dès lors l'usage que Fantin faisait de ces images : à une époque où il pouvait être difficile de trouver des modèles, et pour un homme pudique et exigeant tel que lui, il y avait certainement maints avantages à travailler sur photographies plutôt que d'après modèles vivants.



FANTIN AU TRAVAIL. L'ANNIVERSAIRE (1876)

L'Anniversaire, intitulé aussi Hommage à Berlioz, occupe dans la production de Fantin-Latour une place singulière, celle d'une œuvre charnière entre les grands hommages des années 1860-1870 et les « sujets d'imagination » d'inspiration musicale. Fantin tente ici de concilier deux aspects apparemment

antagonistes de la peinture, le réalisme et l'imagination, en suivant un processus de création pour le moins original. Le peintre assigne en effet à la lithographie un rôle inédit, celui de support à la réparation du tableau, au même titre que les autres études du corpus : esquisse peinte, calques, dessins réparatoires ou pastel. Présenté au Salon de 1876, ce tableau monumental ne remporte pas le succès escompté mais permet néanmoins à Fantin d'ouvrir un nouveau chapitre de sa vie d'artiste.



Fantin au travail. *L'Anniversaire* (1876)

L'Anniversaire, intitulé aussi *Hommage à Berlioz*, occupe dans la production de Fantin-Latour une place singulière, celle d'une œuvre charnière entre les grands hommages des années 1860-1870 et les « sujets d'imagination » d'inspiration musicale. Fantin tente ici de concilier deux aspects apparemment antagonistes de la peinture, le réalisme et l'imagination, en suivant un processus de création pour le moins original. Le peintre assigne en effet à la lithographie un rôle inédit, celui de support à la préparation du tableau, au même titre que les autres études du corpus : esquisses peintes, calques, dessins préparatoires ou pastels. Présenté au Salon de 1876, ce tableau monumental ne remporte pas le succès escompté mais permet néanmoins à Fantin d'ouvrir un nouveau chapitre de sa vie d'artiste.

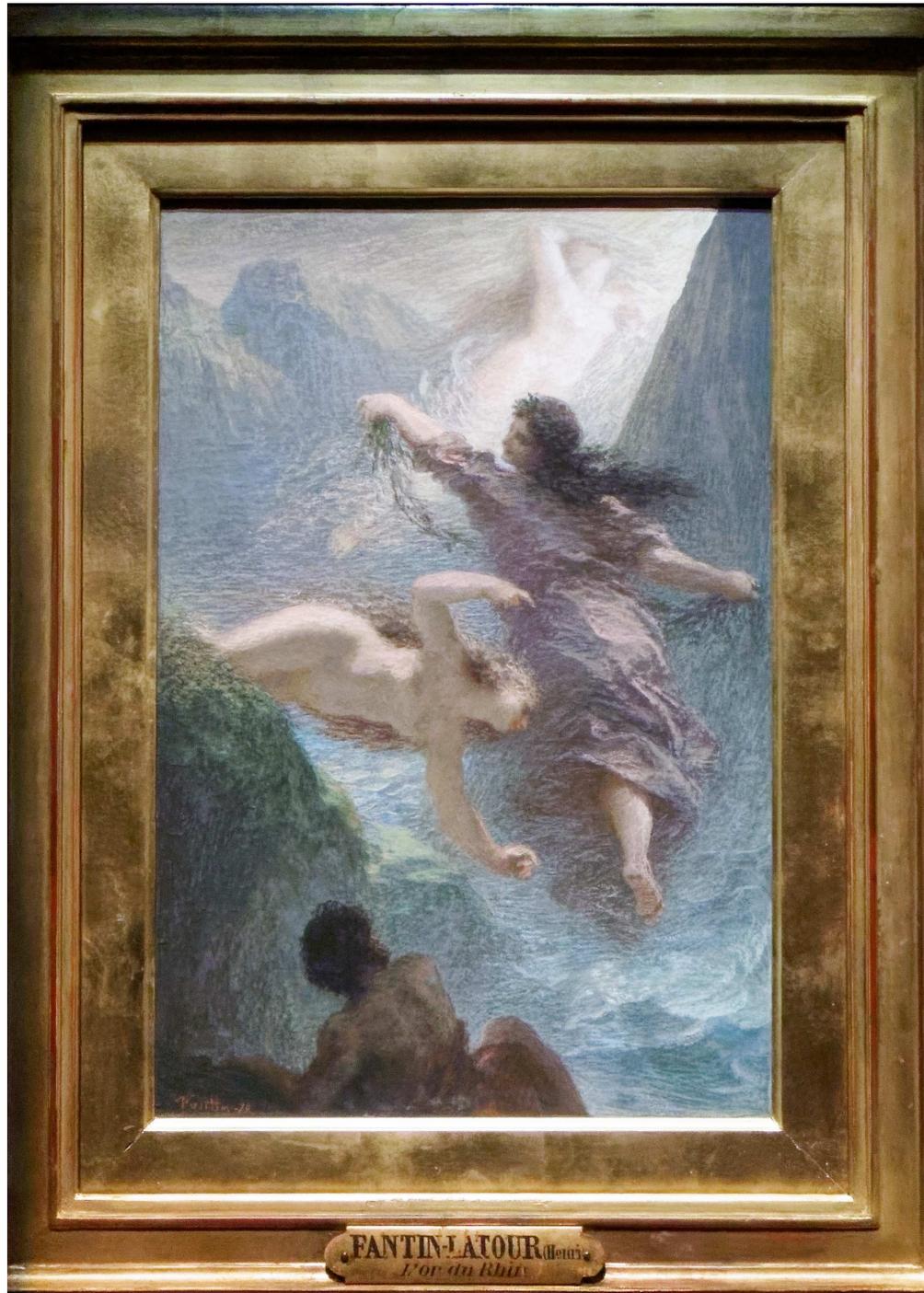
FÉRIES (1854-1904)

« Je me fais plaisir. » (1869)

Dès 1854, en même temps qu'il peint sa première nature morte et ses premiers portraits, Henri Fantin-Latour réalise ses premières compositions d'imagination. Le jeune artiste n'explore pourtant guère cette veine fantaisiste, choisissant de rester fidèle à la nature. Profondément épris de musique, Fantin s'enthousiasme pour les œuvres de Richard Wagner, Robert Schumann et Hector Berlioz, qui nourrissent son âme de poète. L'année 1876 constitue à ce titre un tournant dans sa carrière : avec *L'Anniversaire*, l'imagination devient pour le peintre une source d'inspiration assumée, tandis que son séjour à Bayreuth, en terres wagnériennes, lui confirme la place que le féérique peut tenir dans l'art le plus moderne et le moins conventionnel. À compter de 1890, Fantin-Latour n'expose plus au Salon que des compositions d'imagination, pour lesquelles il trouve d'ailleurs de plus en plus d'acheteurs. S'il peint encore des natures mortes, la musique, la mythologie ou même la fantaisie pure prennent le pas sur la réalité. De ses années d'observation intense du réel et de copie d'après les maîtres, il a acquis une maturité et une confiance qui l'autorisent alors à prendre de grandes libertés en termes de composition et dans l'application des couleurs.

L'indépendance d'esprit de Fantin

Le premier dessin préparatoire connu du tableau donne à penser que la composition s'est mise en place très vite le jour de la Toussaint, en 1877, ce qui éclaire le choix des tenues de deuil et la gravité de l'atmosphère. Si quelques esprits chagrins déplorent la morosité des figures, certains critiques se montrent en revanche sensibles à la radicalité subtile du travail de Fantin : « Je ne sais pas si l'on trouverait chez aucun autre un aussi complet dédain de la mise en scène, de la pose, de la recherche, s'interroge ainsi Eugène Véron dans *L'Art*. Il faut même avouer que M. Fantin-Latour pousse cette qualité jusqu'à l'exagération : [...] à force de dédaigner la pose, il arrive à négliger la composition. » Il est vrai que cette œuvre, plus que n'importe quelle autre, révèle l'indépendance d'esprit de Fantin, l'audace avec laquelle, à l'égal d'Edgar Degas ou d'Édouard Manet, il contribue sans y paraître à révolutionner le genre très codifié du portrait de famille et, au-delà, du portrait en général.



**Les filles du Rhin, 1876,
Paris, Musée d'Orsay**

Comme la plupart des amateurs de musique qui séjournent à Bayreuth en 1876, Henri Fantin-Latour est absolument sidéré par l'ouverture de *L'Or du Rhin* de Wagner, la scène la plus spectaculaire de la Tétralogie, saisissante de beauté, de puissance et de poésie. « Le début du Rheingold à l'orchestre, murmure sourd des eaux, le rideau s'écarte [...] et l'on distingue à peine, puis cela devient verdâtre puis, petit à petit, on voit des ondulations, puis des roches, puis les eaux s'éclairent, des formes s'agitent, des femmes viennent, s'en vont en chantant. C'est unique et dans la féerie et dans la musique. »

Photo © RMN-Grand Palais (musée d'Orsay) / Hervé Lewandowski Très vite, il tire de cette scène une lithographie inspirée qui suscite de nombreux éloges et qu'il retravaille à plusieurs reprises. L'oeuvre du musée d'Orsay qui reprend ce motif est l'un des rares pastels de Fantin parvenu intact jusqu'à nous. Non seulement Fantin ne pratique que tardivement cette technique volontiers dédaignée jusque dans les années 1870, mais il en use en outre comme de la lithographie : satisfait de sa composition, il n'est pas rare qu'il recouvre son oeuvre d'une couche de peinture à l'huile, faisant ainsi disparaître le pastel originel. Le pastel des *Filles du Rhin* est lui-même le fruit d'un tel travail de reprise, puisque Fantin choisit de recouvrir complètement sa lithographie d'origine d'épaisses couches de pastel. Le pastel lui offre la possibilité de restituer avec d'infinies nuances la profondeur enchanteresse des eaux, l'évanescence des silhouettes, le caractère vibrant de la lumière, avec une délicatesse qui n'est pas sans évoquer le pinceau d'un Prud'hon.

Dans cette oeuvre surprenante, Fantin transcrit l'histoire de l'Or du Rhin, le prologue de la tétralogie de Wagner, à travers une composition complexe. La disposition en S des ondines évoque les vagues de l'élément aquatique dont elles proviennent, tandis que le bas de ce S se referme sur lui-même pour former un cercle parfait reliant les deux mains de la nymphe penchée vers le bas, celle de Flosshilde qui occupe une position centrale dans l'oeuvre comme dans l'histoire, ainsi que le pied de cette dernière. Cette circularité rappelle le thème de l'anneau du Nibelung. Les couleurs claires et la matière vaporeuse du pastel contribuent à donner à la scène une dimension onirique.

Photographie anonyme

La Nuit

1897

Un dessin au crayon noir sur papier calque
Un dessin au crayon noir et craie sur papier vergé
Grenoble, musée de Grenoble

C'est en s'inspirant très fidèlement de l'une des quatre photographies de cette planche que Fantin-Latour conçoit l'allégorie de *La Nuit*, exposée dans la salle suivante (Paris, musée d'Orsay). L'œuvre était suffisamment importante à ses yeux pour qu'il la prépare à l'aide de plusieurs dessins au crayon noir.

Prélude de Lohengrin

1892

Huile sur toile
Collection particulière

C'est en 1866 que Fantin entend pour la première fois *Lohengrin*, opéra romantique inspiré de la légende médiévale du *Chevalier au cygne* créé par Wagner en 1850. Il réalise alors plusieurs esquisses visant à traduire en image les sensations déclenchées par cette musique aérienne et sublime. Afin de donner plus de corps à l'ange élevant au-dessus de sa tête la coupe du Saint Graal, Fantin recourt ensuite à l'étude d'après le modèle vivant. Présenté au Salon de 1892, le tableau assoit Fantin comme l'un des précurseurs du symbolisme.



Le triomphe de l'imagination

« Je ne fais plus de fleurs. Je puis, grâce au ciel, faire ce qui me plaît ».

Ce qui plaît à Fantin-Latour à cette date, en 1899, ce sont les compositions d'imagination : la réalité, nourrie de l'étude du passé, est désormais transcendée par le rêve. C'est avec une manière très personnelle, mélange de savoir-faire longuement mûri et de spontanéité vaporeuse, que Fantin rend hommage à la beauté du corps féminin, son sujet de prédilection. Cette technique, qui dérouta la critique avant de la séduire, doit beaucoup aux recherches menées par l'artiste dans le domaine de l'estampe : il adopte en effet, même sur toile, une touche évoquant le grattage systématique de ses œuvres lithographiques. Il en résulte des compositions à la fois très solides et très éthérées, combinaison paradoxale de classicisme et de modernité.

La Tentation de saint Antoine

1897

Huile sur toile

Paris, Petit Palais, musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris

Achat, 1897

On trouve peu de sujets religieux dans l'œuvre de Fantin-Latour. Outre quelques scènes de l'enfance du Christ ou de la vie de la Sainte Famille, c'est surtout l'épisode de la tentation de Saint Antoine qui inspire l'artiste. Les compositions qu'il réalise sur le sujet sont certes diversifiées, mais elles ont pour point commun de sublimer les corps féminins, bien plus qu'elles ne restituent l'expression des tourments du saint.





Danseuses, la ronde des nymphes
1900 (75x94)
Perpignan musée Hyacinthe Rigaud



**La Toilette de Vénus
(Le Jugement de Paris)**

1901

Huile sur toile
Collection particulière

L'hésitation entre les deux titres est significative : dans l'œuvre de Fantin-Latour, les thèmes du jugement de Paris et de la toilette se croisent souvent dans les années 1890-1900. Dans ses compositions d'imagination, l'artiste utilise bien souvent les sujets mythologiques comme prétextes à l'élaboration de toiles qui sont autant d'hommages vibrants à la beauté du corps féminin.



<https://youtu.be/AwaeLxqeQk4>